

La chirurgie française au XVIIIe siècle*

par André SICARD **

Lorsque notre président, mon ami le professeur André Cornet, et notre secrétaire général, le docteur Alain Ségal, ont décidé de réserver une séance de la Société française d'Histoire de la Médecine à la Chirurgie, comme ils l'avaient fait pour l'Histoire de la Médecine, ils m'ont fait l'honneur de m'en confier l'organisation. J'ai obtenu aussitôt la participation des membres les plus qualifiés de notre Société. Qu'ils en soient vivement remerciés.

L'Histoire de la Chirurgie commence pratiquement au XVIIIe siècle. Après avoir balbutié quelque temps, elle a pris par la suite un essor rapide et prodigieux pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui.

Connaissant l'intérêt que j'ai souvent porté à l'historique des Académies de Chirurgie et de Médecine, André Cornet m'a suggéré de tracer ce que fut la chirurgie au XVIIIe siècle. Les professeurs Emile Aron, Alain Bouchet, Jean-Charles Sournia et Jean-Paul Binet ont choisi d'exposer ce que la chirurgie doit à certaines personnalités illustres qui, à des époques différentes et dans des domaines différents, ont pris une part importante au progrès de la chirurgie.

Afin de fixer l'ordre du jour de cette séance, plutôt que de tenir compte de l'ancienneté des orateurs, j'ai préféré, contrairement à l'usage, choisir la chronologie des communications, ce qui m'amène à vous demander de m'excuser de présenter le premier exposé.

La chirurgie a subi au XVIIIe siècle une transformation si profonde qu'elle peut être considérée comme un point de départ. C'est ainsi que s'est exprimé le professeur Imbault-Huart dans une récente conférence. Le XVIIIe siècle restera avec le XXe siècle celui qui a le plus contribué aux progrès de la chirurgie. C'est bien grâce aux innovations et aux initiatives prises au cours du XVIIIe siècle qu'a pu être réalisée la chirurgie d'aujourd'hui.

Au début du XVIIIe siècle, le chirurgien n'est encore qu'un barbier. A la fin du siècle, il est devenu un anatomiste, un clinicien, un pathologiste.

* Communication présentée à la séance du 20 mars 1993 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 18 avenue de Villars, 75007 Paris.

Cette évolution n'a été en fait qu'une histoire des luttes de prestige menées par les chirurgiens tantôt contre les médecins, tantôt contre les régimes. Elle s'est produite par étapes.

Il me faut d'abord rappeler brièvement ce qu'était la situation au cours des siècles précédents. Pour cela, je me référerai à l'ouvrage d'André Pecker "La médecine à Paris du XIIIe au XXe siècle" (Hervas, Paris, 1984) dont la richesse du texte et de l'iconographie constitue un important document de référence.

Les médecins du XIIIe siècle étaient recrutés parmi les esclaves. Ils ne jouaient pratiquement aucun rôle. Ce sont les chirurgiens barbiers auxquels étaient confiés, en plus des rasages et des tonsures, les saignées, l'application des ventouses et le traitement des entorses et fractures. En 1260, les chirurgiens s'organisèrent en confrérie, le Collège de Saint-Côme. Pour se distinguer des barbiers, ils empruntèrent aux médecins leur tenue à bonnet carré et à robe longue.

Pendant cinq siècles, des discordes incessantes opposèrent la puissante Faculté de Médecine et les chirurgiens-barbiers. A ces discordes se mêlèrent les religieux qui exerçaient aussi la chirurgie et que l'on appelait les chirurgiens-clercs. Le plus célèbre fut le frère Jacques, dit Jacques le lithotritiste en raison de la dextérité qu'il avait acquise dans l'opération de la pierre.

A la fin du XVIIe siècle, la confusion était donc totale. C'est alors que se réunirent à nouveau les chirurgiens dits de robe longue et les barbiers dits de robe courte, ce qui n'arrangea rien. Cette réunion avait en effet pour but d'affronter la jalouse Faculté de Médecine, mais elle fut surtout conçue dans un esprit de lucre. Aussi la chirurgie perdit-elle à la fois la faveur royale et le prestige de la confrérie de Saint-Côme. Les chirurgiens, eux, y perdirent le droit de porter la robe longue et surtout celui d'enseigner.

C'est à cette période, le 18 novembre 1681, que se situe l'opération de la fistule de Louis XIV par Félix. Cette opération, pratiquée en présence du marquis de Louvois et de Madame de Maintenon, avec l'aide de d'Aquin, de Fagon et de Monsieur de Bessières fut courageusement supportée par le Roi. Il s'en remit vite, malgré une saignée au bras que l'on fit aussitôt après l'opération et en dépit d'un régime alimentaire sévère fait d'un simple bouillon quotidien pendant près d'un mois. Ce n'est que le 4 décembre que l'alimentation reprit avec un peu de pigeon dans le potage le matin et des œufs brouillés dans le bouillon le soir. Cette relative abstinence a sans doute favorisé la cicatrisation car le résultat fut excellent.

Ce succès eut une répercussion considérable. On ne s'entretenait plus que de l'opération du Roi.

Non seulement Félix fut anobli et reçut trois cent mille francs d'honoraires, mais la chirurgie retrouva le prestige qu'elle avait perdu. Le mépris qui l'entourait commença à se dissiper. Quelques chirurgiens furent admis avec Félix à l'Académie royale des Sciences créée par Colbert en 1666.

Quand l'opération fut évoquée plus tard à l'Académie Royale de Chirurgie, Antoine Louis, son secrétaire perpétuel, se montra sévère vis-à-vis de Félix. Il s'étonna qu'il se soit cru obligé de se préparer à cette opération par de nombreuses répétitions sur le cadavre. "Il ne faut pas une longue application, remarqua-t-il, pour une opération si facile. L'habileté qu'il faut pour détruire une fistule se borne seulement à fendre un sinus".

La discorde entre médecins et chirurgiens ne s'apaisa toujours pas et l'enseignement de la chirurgie restait abandonné au plus redoutable empirisme.

Il fallut attendre le début du XVIII^e siècle pour trouver deux hommes qui surent donner à la chirurgie son image de marque. Ce furent Mareschal et La Peyronie.

Mareschal, premier chirurgien de Louis XIV, puis de Louis XV, avait succédé à Félix. Son honnêteté, son humanité et sa compétence lui avaient fait acquérir une grande renommée. Ses conseils étaient sollicités par les grands du royaume. En 1709, envoyé par le Roi auprès du Maréchal de Villars qui avait été gravement blessé au genou à la bataille de Malplaquet, il lui sauva la jambe. En 1711, il guérit le comte de Toulouse par l'opération de la taille, une des premières pratiquées depuis le frère Jacques.

Chirurgien habile et passionné, il se montra fortement irrité par la condition misérable où la chirurgie était maintenue par la Faculté de Médecine. Il s'en ouvrit à un homme dont il avait apprécié le talent et les mérites, La Peyronie, de vingt ans son cadet, et il lui proposa d'unir leurs efforts pour instruire des élèves dans la capitale et supprimer les abus dans les provinces.

La Peyronie, qui résidait à Montpellier, avait acquis une solide réputation comme chirurgien-major de l'armée. Il se fixa à Paris où d'illustres malades vinrent de loin le consulter, entre autres le Czar de Moscovie, le Roi de Prusse, le Roi de Pologne, le Duc de Bavière, le Dauphin lui-même, mais sa renommée vint surtout de la guérison du Marquis de Vitzani qui occupait une charge importante auprès du pape Clément XI. Il le guérit de deux fistules à la tête en lui réséquant, dit-on, un pariétal.

Ces succès créèrent un véritable déchaînement de la Faculté contre les chirurgiens de Saint-Côme. Cette lutte prit une telle violence qu'elle alla jusqu'à donner l'assaut, doyen en tête, au siège de la confrérie. Les professeurs de la Faculté furent accueillis par des quolibets et durent se retirer en désordre.

Pour rétablir la situation, Mareschal et La Peyronie projetèrent de créer une Académie. Ils en parlèrent à Chirac, premier médecin du Roi. Malgré l'appui du Roi, la Faculté une fois de plus s'y opposa et interdit aux médecins d'accepter les offres qui pourraient leur être faites sous peine d'être privés immédiatement de leurs droits. Chirac mourut. Le projet fut momentanément abandonné. Mais Mareschal et La Peyronie avaient un tempérament à ne pas se laisser décourager. Leur nouvelle ambition se limita à la création d'une Ecole de Chirurgie dont le but était d'enseigner la chirurgie et d'en perfectionner la pratique. Mareschal commençait à vieillir. Il se retira dans son domaine du Dauphiné qu'il venait d'acquérir. Il proposa à Louis XV de prendre La Peyronie comme premier chirurgien.

Celui-ci finit par obtenir, mais non sans mal, une Académie qui comprenait soixante membres, dont quarante élus et vingt nommés par le premier chirurgien et agréés par le Roi. Il y avait en plus dix officiers académiciens qui constituaient une section d'académiciens libres. Cette Académie joua un rôle très important.

Elle tint sa première séance le 18 décembre 1731, sous la présidence de La Peyronie, Morand en étant le secrétaire. Mareschal, âgé de soixante-douze ans, ne paraît pas avoir eu de fonction officielle.

Son siège était l'amphithéâtre de Saint-Côme qui abritait la confrérie depuis 1694. Ce petit bâtiment avait été construit par Joubert, grâce aux subsides des membres de la confrérie sur un terrain attenant à l'église Saint-Côme, à côté du Couvent des Cordeliers. Il existe toujours rue de l'Ecole de Médecine (autrefois rue des Cordeliers) et a conservé son apparence primitive, avec son dôme élégant et sa porte encadrée des deux génies ailés brandissant les trompettes de la Renommée. L'église Saint Côme a été détruite à la Révolution. Le Couvent des Cordeliers occupait l'emplacement de l'actuelle Ecole pratique. Son réfectoire, avec sa magnifique façade gothique, peut toujours être contemplé. Il a pendant longtemps été occupé par le Musée Dupuytren et vient d'être heureusement restauré sans que sa destination soit encore bien définie. Mais l'Académie de Chirurgie espère y retrouver sa place. Depuis 1930, l'amphithéâtre de Saint-Côme est le siège de l'Institut d'Etudes anglaises et américaines de la Faculté des Lettres. Dans la niche de l'amphithéâtre, avait été placé, après sa mort, le buste de La Peyronie. Il fut remplacé en 1776 par celui de Louis XV qui fut détruit à la Révolution. La niche est actuellement vide, le buste se trouve à la Faculté de Médecine.

On pouvait penser que l'Académie, qui prit le titre de Royale, était définitivement installée dans ce local digne d'elle. Il n'en a rien été. Le comte de Maurepas, secrétaire d'Etat de la Maison Royale, témoigna une hostilité inexplicable. Il suspendit le titre d'Académie et n'approuva que la création d'une Société académique des Chirurgiens de Paris. La nuance était subtile.

Les chirurgiens qui ne figuraient pas sur la liste avaient mené une vive campagne contre cette Société. Il fallut beaucoup de sagesse, d'habileté et de patience à La Peyronie pour venir à bout des cabales qui rendirent pendant plusieurs années la situation de la Société chancelante.

La Société académique des chirurgiens n'avait toujours pas d'existence légale. Les premiers statuts ne furent établis qu'en 1739. Mareschal était mort en 1736. La Peyronie resta seul pour défendre ses idées. Il le fit avec d'autant plus d'énergie que les séances de la Société obtenaient un grand succès. Mais il semble que ce ne fut que plus tard, en 1748, après la mort de La Peyronie, que La Martinière obtint enfin le titre officiel d'Académie Royale de Chirurgie.

Louis XV, puis Louis XVI lui accordèrent toujours leur faveur. Rattachée au Ministère de la Maison du Roi, l'Académie recevait une large subvention. Le reste de son budget était assuré par des dons et legs.

Louis XV en effet ne cessa de s'intéresser à la chirurgie. Il la reconnut comme une véritable science devant être séparée de la médecine. C'est sous son règne que furent différenciées les thèses de médecine et celles de chirurgie. Leur cérémonial était conservé mais, tandis qu'il ne fallait pas moins de sept thèses pour la maîtrise en médecine, une seule était exigée pour la maîtrise en chirurgie. Si je n'ai pu retrouver les sujets des thèses en chirurgie, en revanche voici quelques titres des thèses en médecine qui méritent d'être cités : L'amour physique est-il un sixième sens ? La musique est-elle nécessaire à la santé ? L'héroïsme se transmet-il des pères aux enfants ? L'amour est-il salutaire ? Les femmes sont-elles plus faciles à guérir que les hommes ? Et encore : Est-il bon de manger des noix après le poisson, du fromage après la viande, de la laitue avant les pommes ? On voit que la médecine en était encore à quelques balbutiements.

L'Académie de Chirurgie obtint très vite un prestige considérable et fut connue dans le monde entier, ce qui amena à créer une section d'associés étrangers qui étaient choisis et nommés par le roi. Un des premiers fut le duc de Wurtemberg dont la nomination n'était pas désintéressée. On savait en effet qu'il possédait un fœtus pétrifié qui avait séjourné quarante-six ans dans le ventre de sa mère. La Peyronie le convoitait. Le fœtus fit le trajet de Stuttgart à Paris.

L'Académie joua, au cours du XVIII^e siècle, un rôle très important dans l'organisation et l'enseignement de la chirurgie. Elle la contrôla entièrement en dehors de la Faculté. C'est elle qui recrutait les professeurs et qui désignait les chirurgiens des hôpitaux. C'est elle qui récompensait les élèves les plus méritants. C'est elle encore qui nommait les chirurgiens militaires tant pour les armées que pour la marine après des concours comportant de nombreuses épreuves théoriques et pratiques.

Elle entretenait en effet d'étroites relations avec les armées. Pour l'anecdote, elle fut consultée sur une nouvelle forme à donner à l'habillement militaire. Le rapport proposa que le vêtement devait être "composé d'un gilet et d'un pantalon contigus, ce qui dispense de la ceinture, un grand pont-levis répondant aux fesses, un plus petit aux parties génitales.... Cette nécessité, lit-on plus loin, d'ouvrir le pantalon par derrière présente pour le soldat l'avantage de pouvoir satisfaire à ses besoins pour ainsi dire en fuyant et sans déboutonner et mettre bas son pantalon". L'Académie, après discussion, ne crut pas devoir approuver cet étrange uniforme.

Monsieur de Voltaire y vint défendre un jour l'enseignement du grec. "On se plaint que le grec soit négligé en France, dit-il. Sans cette connaissance, il y a un grand nombre de mots français dont on n'aura jamais qu'une idée confuse. Donnez-moi deux jeunes gens, ajouta-t-il, dont l'un saura cette langue et l'autre l'ignorera. Qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'une péripneumonie. Celui qui sait le grec entendra tout d'un coup de quoi il s'agit. L'autre ne comprendra absolument rien".

L'Académie de Chirurgie accomplit une œuvre considérable. Ses travaux, réunis en plusieurs tomes, dont le premier parut en 1743, sont le reflet de toute la chirurgie du XVIII^e siècle. Jean-Louis Petit, dont le nom est resté célèbre, y contribua pour une grande partie. Elle développa l'enseignement et montra l'intérêt de l'examen clinique basé sur l'observation des faits, l'étude des symptômes, la distinction entre les signes objectifs et subjectifs. Elle créa ainsi la séméiologie en privilégiant le sens des différents touchers jamais pratiqués jusqu'alors.

Elle s'intéressa davantage à l'anatomie dont elle dénonça l'importance en l'enseignant sur le cadavre malheureusement rare, car recherché par un marché clandestin souvent très onéreux.

A la mort de La Peyronie, en 1747, "l'Académie royale de chirurgie était parvenue à cet état de splendeur qui avait fait toute l'ambition de son créateur". Ce furent les paroles prononcées par le secrétaire perpétuel, Antoine Louis, quand il fit l'éloge de son premier président.

L'activité de l'Académie royale de chirurgie dut beaucoup à ses secrétaires perpétuels. En soixante ans, il n'y en eut que trois. Le premier, Morand, à deux reprises, de 1731 à 1739 et de 1751 à 1764. Le deuxième, Quesnay, dans la période intermédiaire, de 1739 à 1751. Le troisième, Antoine Louis, alors âgé de vingt-quatre ans, qui occupa

cette fonction pendant plus de trente ans. Parfait honnête homme, d'une autorité parfois brutale, il possédait une grande érudition à laquelle on faisait appel pour toute affaire importante. On peut en juger par la loi du 20 mars 1772 : "Tout condamné à mort sera exécuté suivant la manière indiquée et le mode adopté après consultation du secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie". Louis eut ainsi son nom tristement attaché aux exécutions des condamnés à mort.

Lorsqu'on remplaça le gibet et la hache par le couperet que le docteur Guillotin venait d'inventer, on demanda l'avis d'Antoine Louis qui, scrupuleux, expérimenta la machine sur des moutons à l'hospice de Bicêtre, ce qui l'amena à transformer la lame primitivement courbe en une lame triangulaire et taillée en biais, non sans avoir reçu l'accord de Louis XVI dont, ironie de l'histoire, la tête devait tomber quelques mois plus tard. La guillotine fut, dit-on, bien près de s'appeler à l'époque la "Louison".

Antoine Louis mourut en 1792, laissant à l'Académie sa bibliothèque et une partie de sa fortune. Ainsi lui fut épargnée la disparition de l'Académie à laquelle il s'était dévoué toute sa vie.

Son successeur, Sue, n'occupa le poste que pendant moins d'un an.

Revenons quelque peu en arrière. Louis XV, constatant que l'amphithéâtre de Saint-Côme était devenu trop petit, demanda à l'architecte Gondoin de construire un nouveau bâtiment sur les terrains occupés par les couvents des Cordeliers et des Prémontrés dont l'activité était très ralentie, mais il se heurta au refus des religieux. Gondoin proposa alors un vaste plan de transformation qui expropriait le Collège de Bourgogne et quatre maisons voisines pour construire un grand bâtiment qui, après agrandissements et transformations successifs, est aujourd'hui l'ancienne Faculté de Médecine, avec le même amphithéâtre, les mêmes bas-reliefs dûs à Berruel représentant, l'un le Roi en manteau de cour entouré de Minerve et autres divinités, l'autre la Théorie et la Pratique se donnant la main.

Gondoin avait même conçu un projet qui transformerait tout le quartier, plaçant en face de l'Académie une fontaine monumentale et un temple de style grec avec des colonnes corinthiennes. Ce projet resta dans ses cartons.

Le bâtiment fut inauguré par Louis XVI le 27 avril 1775 sous la présidence de La Martinière.

L'Académie royale de Chirurgie y tint sa dernière séance le 22 août 1793, l'an II de la République. Elle avait donné des preuves de son civisme et de son utilité et avait tenu à rester en dehors des événements qui secouaient le pays. La prise de la Bastille n'avait été signalée que par cette brève information : "Le jeudi 15 juillet, il n'y aura pas de séance en raison de troubles". Elle conserva la même neutralité en refusant de loger les fédérés venus à Paris pour la fête du 10 août. Elle pouvait ainsi espérer continuer tranquillement son travail. Il n'en fut rien. Elle n'avait plus que quelques semaines à exister et fut victime du décret pris par la Convention, présidée par Danton, décret daté du 8 août 1793, qui supprimait Facultés, Académies, Sociétés, aussi bien littéraires que scientifiques. L'Académie tenta bien d'échapper au sort commun en apportant une pétition au Comité d'instruction publique. Elle ne fut pas écoutée. Son directeur, Sabatier, termina la séance par ces simples mots : "L'Académie, pour obéir à la loi, arrête qu'elle lève la séance".

Le 2 mars 1791, l'Assemblée nationale avait déjà supprimé la corporation des chirurgiens et proclamé la liberté d'exercer la médecine et la chirurgie sans conditions légales d'études, de grades et de diplômes. Ce qui donna lieu à d'in vraisemblables abus, n'importe qui pouvant exercer au nom de la liberté et de l'égalité.

La Convention comprit ces excès et créa trois écoles de santé à Paris, Montpellier et Strasbourg. Celle de Paris prit aussitôt possession du bâtiment de l'Académie de Chirurgie après avoir fait sauter les scellés et s'empessa de supprimer les deux statues de Louis XV, l'une en bronze, l'autre en marbre. La première servit à couler des canons, la deuxième, dont on ne savait que faire, fut masquée par des planches, puis brisée quelques jours plus tard par des inconnus. Quant au bas-relief de Berruel, il fut habilement transformé, Louis XV fut remplacé par la Bienfaisance et les brevets tenus par Minerve par des lauriers. On peut ainsi le contempler aujourd'hui.

La rivalité entre médecins et chirurgiens se réveilla bientôt. Mais, à la fin du siècle, la Convention avait admis que médecine et chirurgie étaient deux parties de la même science.

En 1802, Dominique Larrey demanda à Bonaparte l'indépendance des chirurgiens et le rétablissement de l'Académie de Chirurgie. Après l'avis de Chaptal, ministre de l'Intérieur, il essuya un refus. Une nouvelle demande en 1804 ne fut pas plus écoutée. Napoléon repoussa le projet et décréta que la Société de l'Ecole de Médecine de Paris recueillerait les chirurgiens.

Il fallut attendre 1820 pour que l'Académie royale de Médecine fut créée par ordonnance de Louis XVIII. Médecins et chirurgiens y étaient réunis, mais les chirurgiens ne s'y trouvant pas assez nombreux réclamèrent le rétablissement de leur Académie. Ils n'obtinrent, en 1843, que la création d'une Société nationale de Chirurgie. Celle-ci, on le sait, retrouva son titre d'Académie en 1936.

On a pu se demander si cette rivalité entre médecins et chirurgiens qui traversa les siècles n'avait pas contribué à laisser la médecine en dehors de la réorganisation de l'Institut en 1816. Ce n'est qu'une hypothèse à laquelle on ne peut actuellement apporter de réponse.

Il n'en reste pas moins que la chirurgie doit beaucoup au XVIIIe siècle.

SUMMARY

The history of surgery in France begins practically during the 18 th century which has been with the 20 th century the period which has the more contributed to its progress. The 18 th century during which have been practiced the first surgical operations has been inceasingly characterized by the dissensions between physicians and surgeons till the creation under the reign of Louis XV of a Royal Academy of Surgery of which the realizations have joined together all the surgical acquisitions of the century.

